

LA NOUVELLE NAISSANCE DU HEROS ET LES PERSONNAGES FEMININS

— *Car enfin je vous aime* de Pierre Emmanuel —

Ritsuko NAGASHIMA

INTRODUCTION

Car enfin je vous aime est l'unique roman de Pierre Emmanuel. Il a été écrit et publié en 1949, et n'a jamais été réédité avant 1983. En 1982, Emmanuel y ajoute la dernière partie, le «Journal du survivant» pour constituer avec le roman de 1949 un nouveau roman du même titre. C'est ce dernier roman publié en 1983 que nous allons étudier.

Emmanuel dit dans la préface de l'édition de 1983, que ce roman «tradui[t] une préoccupation constante dans [son] œuvre, de *Tombeau d'Orphée* au *Livre de l'homme et de la femme*, [sa] récente trilogie qu'on peut lire comme l'histoire d'une passion¹⁾». Nous pouvons certainement constater que ce roman contient le problème essentiel partout présent dans son univers poétique : celui de la femme et de la nouvelle naissance. Le héros, Déodat, cherche obstinément à «naître de nouveau» à travers de nombreuses amours avec les femmes.

Cette étude a pour but d'envisager chacune des relations que Déodat entretient avec les personnages féminins, les fonctions que ces femmes assument pour la «nouvelle naissance» du héros, et d'éclaircir ce que signifie «naître de nouveau» pour Pierre Emmanuel.

Avant d'aborder le sujet, nous tenons à nous arrêter à la structure de cette œuvre, étant donné qu'elle présente des éléments qui concernent notre problème, celui des personnages.

Comme nous l'avons dit, ce roman a été rédigé en deux temps. Nous allons appeler, pour des raisons de convenances, le roman de 1949 la première partie, et ce qui a été ajouté en

1982 la deuxième partie.

La première partie contient :

«Le cahier gris» I-X VII : Un homme (Déodat) raconte son amour pour Laurence. Ce cahier peut être aussi considéré comme une lettre d'amour de Déodat destinée à Laurence.

«Laurence à Déodat» : Lettre datée du 7 août. Laurence, en réponse au cahier qu'a envoyé Déodat, donne sa version de leur histoire d'amour.

«Notes écrites d'une autre main» I -VII : Un ami de Déodat (Fabien) commente le cahier, expose la vie affective de Déodat, son amour impossible avec Eve.

«Journal de Déodat» : Journal du 3 au 30 septembre. Déodat raconte la soirée où Eve a donné un concert, les retrouvailles avec Laurence.

«Lettre à Fabien» : Lettre datée du 29 octobre. Déodat annonce son mariage avec Eve, et le cours des événements qui les y a amenés.

En ce qui concerne la narration, ces subdivisions ont un point commun : elles ont comme narrateur un des personnages. Ce qui permet au lecteur de connaître différents points de vue. Il peut dégager une histoire ou des histoires à partir de ces récits parfois contradictoires.

Mais dans la deuxième partie intitulée le «Journal du survivant», Fabien se révèle «auteur» de la première partie. En effet, c'est à la demande de Déodat mourant à la suite d'un accident, qu'il «finit» cette ancienne histoire dont le héros était son ami, qu'il la complète par les découvertes qu'il a faites après sa mort, notamment par celle de la relation avec Marie-Anne, son dernier amour. Ce qui était considéré comme «documents» dans la première partie par pacte entre l'auteur Emmanuel et le lecteur tourne donc en «fiction» du pseudo-auteur.

Pourquoi cette démarche? Pourquoi Emmanuel veut-il privilégier Fabien au risque d'enlever la voix aux autres personnages? A notre avis, ce n'est pas dans l'intention de détruire la «polyphonie» de ce roman qu'il donne un tel cadre à son nouveau roman, mais il veut que Fabien soit mieux identifié au héros et en même temps à Emmanuel lui-même.

Dans la première partie déjà, Fabien avoue qu'il se sent «écho de [son] ami²⁾». Il souligne cette ressemblance entre Déodat et lui dans la deuxième partie, en citant une annotation d'un ami sur la page de son vieux roman : «C'est lui qui se peint³⁾».

Ainsi, Fabien est Déodat, et l'auteur du roman «Car enfin je vous aime», à savoir Emmanuel lui-même. En confirmant les traits autobiographiques déjà existant chez le héros, Emmanuel avoue que le problème du héros est le sien. Du même coup, il veut que ce problème soit celui de L'homme au lieu d'être celui d'un homme Déodat.

I . TROIS PERSONNAGES FEMININS

a) Laurence, ou l'amour idéalisé

L'amour de Laurence et de Déodat, commençant postérieurement à la relation entre Eve et lui, est présenté dès le début du roman.

Nous pouvons distinguer deux aspects de cette relation : l'idéalisation de l'amour par le héros ; et le contenu de cet idéal, à savoir, l'amour promettant la renaissance.

Par le «Cahier», tout d'abord, le lecteur est introduit dans un monde extrêmement lyrique et romantique.

Les mots désignant des concepts transcendants comme «l'absolu», «l'éternité», «la vérité», et «parfait» reviennent sans cesse.

En superposant l'impression absolue des quatre jours qu'il a passés en Haute-Provence à celle de leur rencontre, Déodat dit :

Ces quatre jours suffirent à m'imposer mon paysage moral. [...] Je sais que je vis dans la lumière qui le baigne : les proportions qui s'y rencontrent sont les canons de la beauté que j'imagine, de la vérité que je poursuis. [...]

Tel est aussi notre amour, Laurence. [...]

[...] Les gestes qui vous sont familiers, ceux que je désirais de vous, les circonstances que j'ajoute, les images au ralenti, les mots que vous ne m'avez pas dits et que je vous entends dire, tout est vrai d'une vérité qui n'a que faire de ce qui fut⁴⁾.

Ce coup de foudre qualifié de «vrai» dès le premier moment se poursuit dans le sentiment de l'unité :

Vous ne regardiez que moi : que vous-même⁵⁾.

Plus tard, j'ai su retrouver dans un ciel, [...] cette même qualité de regard qui n'appartient point aux yeux seuls, mais nous entoure d'une éternelle présence, qui tient ensemble toutes choses dans une correspondance infinie. Présence totale, indivisible, et qui pourtant nomme chacun par son nom⁶⁾.

Nous étions l'un pour l'autre tout l'univers⁷⁾.

L'homme prend la femme au ventre et au visage : toute la merveille de l'amour est dans l'unité de ce double désir. Rien n'exige pareil dialogue de l'attention à l'autre et l'abandon de soi. Vouloir ce que l'autre veut, absolument et de manière réciproque, c'est s'anéantir pour se trouver en lui, mourir à soi-même pour vivre⁸⁾.

Aussi absolus que soient les termes employés, cela n'implique pas que cet amour reste spirituel. Il s'agit, ici, non seulement de l'unité des âmes mais aussi de celle de corps. Pour Déodat, l'unité corporelle est la condition sine qua non de l'amour. Loin de la considérer comme ersatz imparfait et dégradé de l'amour idéal, il y trouve la sublimité religieuse et mystique.

Même la puissance animale a quelque chose de sacré : ce par quoi l'homme touche à la bête est sans doute ce qu'il garde de plus innocent, comme un reste de l'Eden perdu. Et quand le naturel de l'âme pénètre celui de la chair, quand ils se soumettent l'un à l'autre, c'est une innocence neuve qui naît, non plus antérieure à l'autre à l'esprit mais glorifiant en lui le corps. Il n'est qu'un mystère plus religieux que celui d'une femme qui se donne : celui de l'approche de Dieu⁹⁾.

Ce double corps, cette double identité, se connaît en eux comme en deux personnes distinctes mais ensemble opérantes : dialogue de l'unité.

[...] Vienne l'a-pic de la mort commune, le frisson précurseur de la sève prête à jaillir : ce corps un, cet esprit un qui l'épouse, prolongent à se briser leur suspens au-dessus du vide [...] les mystiques n'ignorent pas cette extase, [...] ¹⁰⁾.

Déodat, au moins dans le «Cahier», ignore le dualisme hellénistique du corps périssable et de l'âme éternelle. Chez lui, le corps est placé dans la dimension métaphysique, absolue. Cette association liant l'absolu et le corps est certainement fondée sur la notion de l'Incarnation.

Il faut noter aussi que, bien que cela paraisse paradoxal, c'est dans cet unité de l'esprit et du corps que les êtres qui s'aiment sont deux, qu'il y a un dialogue entre eux, que chacun d'eux retrouve l'Autre. L'unité ne signifie pas pour lui la fusion de deux êtres, mais la relation interpersonnelle d'où naît un dialogue. Il faut donc être «deux», pour se faire «un». Ces nombres «deux» et «un» sont chez Emmanuel les nombres clef de l'amour.

Passons à un autre point important de l'amour que l'on trouve dans le cahier : le héros tient beaucoup à la fécondité du corps de Laurence.

Vous vous plaignez que vos jambes, sans être lourdes, soient d'un galbe un peu ramassé : vous avez tort ; quand vous êtes nue, elles sont dans le rythme. Ce torse large, ces seins sphériques écartés, ces flancs dessinés comme ceux d'un vase, ces cuisses jointes en un delta parfait, expriment la fécondité paisible et sûre¹¹.

Pour le héros, le corps féminin doit avant tout assurer la fécondité, Il apprécie la maternité des Maillol mieux que la virginité de Diane¹². Nous pouvons reconnaître dans cette préférence de Déodat son désir secret d'être conçu par la femme qu'il aime, et d'en renaître. Pour lui, la femme est en même temps la mère ; l'enfant tout d'abord incorporé à sa mère, né ensuite de cette mère représente le moi de Déodat.

Ainsi, le lecteur trouve dans ce cahier l'amour idéal de Déodat incarné dans la personne d'une femme réelle, Laurence.

Mais vers la fin du cahier, en écoutant Déodat mentionner leur séparation, le romantisme du cahier tourne vers un idéalisme extrême. Après que l'autobus a emmené Laurence, Déodat parle de lui-même :

Une seule image amoureuse, l'ébauche d'un regret, une nuance d'espoir, et l'évidence que je tiens échapperait à ma prise. J'aime. J'aime. Verbe absolu, sans complément. Certitude qui se passe de figures. J'aime : c'est tout¹³.

Est-ce la sublimation de son amour causée par l'absence de sa bien-aimée? L'amour de Déodat qui avait pour objet une femme concrète, Laurence, tourne en un «amour» de pur concept comme le présente cet emploi absolu du verbe. Amour comme la fleur malarméenne «absente de tous parfums», qui n'est qu'une abstraction. La citation d'Aurélia insérée au début et à la fin du treizième chapitre du cahier indique justement que cette abstraction de l'amour a commencé par la perte même de l'objet d'amour :

Une dame que j'avais aimée longtemps et que j'appellerai du nom d'Aurélia, était perdue pour moi...¹⁴⁾

Et en même temps, le sous-titre du roman nervalien évoqué par la citation montre allusivement que l'amour de Laurence peut être un rêve, fruit de l'imagination.

A propos du prénom Laurence, on peut se douter que l'auteur fait une allusion à ce passage d'Aurélia qui se trouve tout de suite après la phrase citée par Déodat : «J'ai pris au sérieux les inventions des poètes, et je me suis fait une Laure ou une Béatrix d'une personne ordinaire de notre siècle...»

Autant dire que, pour Déodat la séparation était la condition pour produire ce rêve de l'amour pur et absolu. En effet, le «Cahier gris» a été rédigé rétrospectivement après la séparation, et donc la fiction était très susceptible dans ce «Cahier». Mais la possibilité de fiction n'est pas explicite dans le «Cahier». Celui-ci finit, à force d'embellir l'amour, par le diviniser et absolutiser avec les images symboliques de «pont» et de «vent». Il faut attendre «Laurence à Déodat» pour interpréter ces indices.

«Laurence à Déodat» qui suit le «Cahier gris» révèle l'aspect de rêve de cet amour. Cette lettre donne une version complètement différente du contenu du «Cahier». Avec un style prosaïque et quotidien, elle raille le romantisme de Déodat.

Ah, chère âme, beau menteur dont les images se déploient en gloire dans les hauteurs de la poésie! Descendez de vos nuées : faites retour avec moi sur vous-même¹⁵⁾.

Je n'avais aucune intention de fixer notre amour dans l'éternel, comme vous dites ou à peu près. Pauvre moi! j'étais bien éloignée de tout ce romantisme¹⁶⁾.

Laurence lui reproche d'avoir fait d'elle une idole.

Je me demande comment vous pensez à moi, s'il vous arrive d'y penser autrement qu'à travers vos images. [...] Au fond, je ne vous ai jamais intéressé dans la mesure où j'étais moi-même et non telle que vous me figuriez. Que je vive en dehors de vous, l'idée vous en est-elle venue¹⁷⁾?

Car, avouez-le, les femmes ne sont pour vous que des poupées que vous animez de votre esprit : et moi-même ou plutôt mon image en vous une poupée démesurée, une idole dont vous êtes le Pygmalion¹⁸⁾.

«L'Autre» qu'il a cru avoir découvert¹⁹⁾, n'était qu'une image qu'il a faite à son gré. Nous reconnaissons ici un des thèmes fréquents des œuvres émmmanueliennes : le pseudo-Autre. Avant même de devenir «un», le héros est piégé par la présupposition du nombre «deux».

Un autre point que Laurence démystifie : le rapport physique peut faire incarner le concept abstrait de l'amour.

Il est vrai que vous n'y [dans vos pages] pensez qu'à vous : et encore! à vos idées, à vos mythes. Que cherchez-vous dans le plaisir des sens? Une révélation qui vous délivre. Vous la concevez d'avance, et croyez lui donner corps en faisant l'amour ; [...] ²⁰⁾

Ainsi, Déodat est trahi par sa croyance au corps.

Le fait significatif pour cet idéal de l'amour irréalisé est que l'enfant de Déodat qu'avait porté Laurence n'est pas né. Cet enfant avorté représente symboliquement le moi de Déodat, qui, ayant voulu naître d'une femme, n'y est pas arrivé. Et cet échec de sa nouvelle naissance signifie que l'amour idéal rêvé par Déodat n'a pas été réalisé. Déodat lui-même doit l'admettre devant Laurence en personne au moment des retrouvailles à Paris, ayant senti la résistance de la réalité.

b) Eve, ou la femme éternelle

La relation entre Eve et Déodat précède celle entre Laurence et lui, elle couvre toute la durée de l'histoire. Eve est présentée pour la première fois par Fabien dans les «Notes écrites par une autre main», et mentionnée dans le «Journal de Déodat», «Lettre à Fabien», et «Le Journal du survivant», mais elle-même ne s'exprime que dans les deux lettres : la brève lettre

citée par Déodat dans son journal, et celle qu'elle envoie juste avant sa mort à Fabien et qu'il cite.

Nous pouvons relever deux phases de leur rapport : avant et après la passion de Déodat pour Laurence.

Apparemment, au début, c'est Eve qui l'aime unilatéralement :

Il était aimé, sans l'aimer, par une femme qu'il respectait infiniment²¹⁾.

Le fait qu'il est déjà aimé par Eve empêche Déodat de l'aimer à son tour. Pour lui, les femmes sont toujours à conquérir. Ce qui dénonce son désir de prendre l'initiative dans l'amour. Mais ne veut-il pas aussi, inconsciemment, imaginer à son gré l'objet de son amour avant même de le posséder? Tout en souhaitant le véritable Autre, il a cette tendance à refuser d'entrer dans une relation réciproque.

D'autre part, la beauté noble et divine d'Eve²²⁾ est un obstacle à ce que Déodat l'aime physiquement :

Mais aussi, elle est trop belle! L'idée de l'étreindre me rend honteux : j'ai le sentiment que je commettrais un sacrilège. Plût à Dieu qu'elle eût le moindre défaut²³⁾.

Avec Eve, contrairement à son idéal de l'amour qu'il développe dans le «Cahier», Déodat est prisonnier du dualisme implacable. Il se défend de toucher à Eve en tant qu'être réel ayant un corps.

J'aime son âme : c'est intolérable d'aimer une âme et d'être arrêté par un corps! Voilà pourquoi je la déteste : parce que je l'aime trop, moi aussi...²⁴⁾

Selon Fabien, l'amour avec Laurence est un remède à cette obsession, sans que Déodat en ait conscience.

Il rencontre une jeune femme, jolie sans trop, intelligente et sensuelle avec la même simplicité. Il couche avec, fait l'amour comme un roi, sans se compliquer l'esprit de ce qui l'encombrait d'ordinaire. Du coup, son impuissance d'aimer disparaît : il découvre le naturel²⁵⁾.

En effet, son amour pour Laurence semble avoir eu une fonction de «simulation» pour celui avec Eve, puisque c'est après la rupture définitive avec Laurence qu'il découvre une nouvelle Eve à Dieppe, différente de l'image de déesse qu'il concevait d'elle :

... La porte s'ouvre : une jeune fille paraît, un filet à provisions à la main. Elle pousse une bicyclette par le milieu du guidon. Ce blouson de daim, cette jupe de flanelle grise, ces jambes nues : je n'en crois pas mes yeux... c'est Eve! On lui donnerait dix-huit ans...

[...] Eve, pour moi, c'est Paris aux lumières, les soirées mondaines, l'Opéra : et tout à coup, c'est une jeune fille à bicyclette dans la grand-rue d'un village normand²⁶⁾!

Il découvre Eve dans la quotidienneté, une femme réelle et concrète. C'est à ce moment-là qu'il croit à l'incarnation de l'amour. Et elle partage ce sentiment avec lui.

Quand nous passons devant l'église, la cloche sonne l'angélus du soir.

— *Et verbum caro factum est...* Comme c'est vrai ce soir, Déodat!

Je lui serre le bras sans répondre. Mais mon cœur se répète en silence : *Et habitavit in nobis...*²⁷⁾

Le fait de l'incarnation de l'amour est symboliquement souligné par ce geste de Déodat : soudain saisi d'une grande faim, il mange du raisin et du pain qu'ils viennent d'acheter.

Dans la maison d'Eve, Déodat se sent «chez nous²⁸⁾». Ce que signifie cette première personne du pluriel n'est ni plus ni moins que son idéal : deux personnes unies tout en étant deux, à savoir un couple.

En effet, malgré son orgueil et son égoïsme habituels, «acculé du destin», il lui déclare son amour, et ils se marient sans tarder.

Dans le post-scriptum de sa lettre à Fabien, Déodat lui confie qu'il a fait lire le «Cahier gris» à Eve, et lui rapporte les paroles d'Eve après la lecture :

— C'est beau, a-t-elle dit enfin.

— Mais est-ce vrai?

Je dis ces mots avec une impatience désespérée. Elle me passa la main sur le front,

me ferma tendrement les yeux :

— Vrai? Peut-être... Si tu l'oublies pour le vivre...²⁹⁾

La première partie, c'est-à-dire la première version du roman, se termine sur ces paroles d'Eve, en suggérant la réalisation de l'amour véritablement incarné entre Déodat et Eve. Ce dénouement que l'auteur avoue qu'il « n'aimai[t] pas³⁰⁾ ».

Le « Journal du survivant » révèle que cet amour que le héros a tant souhaité ne s'est pas réalisé à ce moment de sa vie. Selon Eve, elle était « sa mère, sa fille, sa sœur, son amie, et dans les premiers temps sa maîtresse », mais jamais « sa femme³¹⁾ ». Les dernières paroles de Déodat le confirment aussi :

Depuis combien de temps me vois-tu rouler sur deux routes, l'une avec Eve, l'autre... L'une devant nous, auprès d'elle... avec elle?... toutes ces années. Et l'autre, parallèle, discontinue, en tronçons longs ou courts, peu importe...³²⁾

Déodat a continué à avoir des relations éphémères avec des femmes tout au long de la vie conjugale. Enfin, Eve n'a pas pu être l'éternel Féminin de Déodat, tout comme Laurence et les autres femmes. Ce qui veut dire que le « nous » que semblait avoir atteint le héros n'a pas pu prendre corps en tant que couple bien uni :

Nous deux, ce fut toujours un et un. Seul et seule, lui et moi, et qui l'avons toujours été, mais pas ensemble : chacun à sa manière³³⁾.

Comme il n'a pas su devenir « un » avec Eve, il n'a pas réussi non plus à naître d'une femme :

Puis-je dire de combien de femmes, après ma mère, j'ai été l'avorton?... Combien en a-t-il pourri dans mon passé, de ces embryons dont la somme est néant plus néant...³⁴⁾

Et comme pour symboliser cet échec de la nouvelle naissance de Déodat, Eve ne lui a pas donné d'enfant.

Mais en dépit de toutes ces imperfections dans leur relation, Eve n'est pas pour Déodat une autre Laurence, elle ne ressemble à aucune autre. Elle occupe une place privilégiée dans

la vie du héros.

Eve est la seule qui ait accepté, mais je n'en savais rien de me porter à terme³⁵⁾.

Il sent qu'il lui faut choisir la route avec Eve à la fin de sa vie.

Il fallait sortir de la fausse [route], reprendre la seule, la bonne. *Avec elle*, à tout prix³⁶⁾.

Mais c'est plutôt au niveau symbolique que nous pouvons trouver des indices qui suggèrent ce qu'elle est vraiment pour Déodat.

Tout d'abord, son prénom évoque bien sûr la première femme, qui est à la fois la femme d'Adam (l'homme) et la mère de l'humanité, la Grande Mère. La femme qui est épouse et mère, n'est rien d'autre que le prototype de l'Eternel Féminin emmanuelien.

Aussi, il est significatif qu'elle se présente deux fois sur la scène dans le rôle d'Elvire ; la première fois elle joue ce rôle dans l'opéra Don Juan, et la deuxième fois, elle interprète une aria d'Elvire. Bien entendu, c'est Déodat qui est assimilé dans ce cas à Don Juan. Le rôle d'Elvire, femme qui continue à aimer son mari toujours à la recherche d'une nouvelle conquête de femme, fait pressentir le destin d'Eve.

Enfin, les lieder « l'Amour et la Vie d'une femme » qu'elle interprète au concert constituent un autre indice. Les paroles écrites par Chamisso décrivent l'amour d'une femme pour un homme, son mariage, et à la fin la mort de son mari ; l'héroïne des chansons est si unie avec son mari qu'elle sent que sa propre vie est finie au moment de la mort de celui-ci.

Tous ces indices ne désignent-ils pas Eve comme destinée au rôle de celle qui est unie à Déodat en tant que sa femme, et qui l'enfante, rôle qu'elle ne peut pourtant pas assumer dans la vie terrestre ? Fabien considère que la nouvelle naissance de Déodat à travers Eve jamais réalisée ici-bas est accomplie au moment du décès du héros :

Sans qu'il le sût, Eve, pour lui, était la Vie³⁷⁾.

Déodat fait en sorte qu'Eve le précède pour lui donner une nouvelle naissance³⁸⁾.

Maintenant, Eve et Déodat ne forment ensemble qu'un seul être, n'ont à eux deux

qu'une seule vie³⁹⁾.

Si la véritable fonction d'Eve était d'être unie avec Déodat et de le faire renaître dans la dimension éternelle, et non pas dans ce monde, il est bien compréhensible que leur relation soit présentée plus souvent par des indices ou par Fabien, une sorte de voyant dans ce roman, que par Déodat ou Eve en personne.

c) Marie-Anne, ou la préparation à la mort

Marie-Anne est la dernière femme avec laquelle le héros a une relation intime dans sa vie. Et cela est significatif, comme nous allons le voir.

Cette jeune journaliste, qui pourrait être la fille de Déodat, travaille avec lui comme assistante, mais en même temps elle est sa maîtresse. Le surnom Maïa lui a été donné par Déodat en souvenir de Maya, déesse hindoue de la création. Ce qui constitue, avec son vrai nom évoquant La Sainte Mère, déjà un signe bien évident.

En effet, malgré son âge plus élevé que le sien, ce que Déodat attend d'elle comme des autres femmes, c'est de le mettre au monde. Et Maïa, elle, a pu le faire... mais d'une autre manière qu'Eve ne le ferait.

Une scène symbolique est celle où le «je» de Déodat naît par le fait d'être appelé par elle :

Une nuit, en Asie, assis à l'entrée d'une grotte, nous regardions les étoiles, recueillis dans l'infini. Tout à coup, lui qui ne m'a jamais tutoyée, il dit d'une voix forte, presque fauve : «Appelle pour que je sorte de la ténèbre! Appelle pour que je sorte de la ténèbre!» Je l'appelai, il eut deux ou trois puissantes expirations, comme s'il émergeait d'un gouffre de rêve, puis il revint en lui-même : «Je suis là, pardon, je suis là...» Ce cri ne m'était pas destiné, c'était une supplication, une prière⁴⁰⁾.

Déodat naît du sein d'une mère que symbolisent la «grotte» et la «ténèbre»; pour la première fois, faisant face à «tu», il devient «je». Selon Fabien, cet événement signifie qu'elle a aidé Déodat à se «reconnaître».

Le poème de Marie-Anne décrit justement la nouvelle naissance de Déodat qu'elle avait fait entrer en elle auparavant :

Je tiens sa tête entre mes mains

*Elle repose sur mon ventre
Je tiens sa tête entre mes cuisses
Et je la pousse en moi
Elle s'y glisse et elle y rentre
Ses mains s'agrippent à mes seins
Je l'apaise de mes caresses
Peu m'importe où il me conduit
Il sait bien à quel point je l'aime
Et je cautionne sa folie
Qui veut que j'accouche de lui
Que je me l'arrache du ventre
Que je sois celle que je suis
Sa mère pour qu'il en oublie
Cette inconnue son autre mère⁴¹⁾.*

Aussi, elle rêve momentanément d'enfanter un enfant de Déodat :

Je rêvais d'un petit Déodat dans mon ventre, j'aurais voulu un enfant de lui⁴²⁾.

Mais la chose se passe bien différemment en réalité, face à la grossesse éventuelle de Marie-Anne :

Elle répétait chaque soir : «Si je suis enceinte, je me ferai avorter», et de l'entendre le jetait dans un trouble horrible, tel que Marie-Anne, le voyant dans cet état, eut l'impression qu'il l'avait déjà vécu⁴³⁾.

Une fois encore, Déodat vit le cauchemar de l'enfant avorté qu'il a eu avec Laurence.

A la différence de Déodat, Marie-Anne arrive à faire la distinction entre enfanter Déodat et enfanter un enfant de lui :

Sincèrement, je ne pensais que ceci : materner cet homme est une chose, c'en est une tout autre d'être enceinte de lui⁴⁴⁾.

LA NOUVELLE NAISSANCE DU HEROS ET LES PERSONNAGES FEMININS

En réalité, elle n'est pas enceinte. Mais après avoir vécu deux fois une pareille période d'inquiétude, Marie-Anne rompt avec Déodat en tant que sa maîtresse, bien qu'elle continue à collaborer avec lui en qualité d'assistante. Fabien explique cette séparation :

Tout ce jeu entre vous du retard des règles, c'était votre peur d'être enceinte de lui, et sa crainte à lui que vous ne l'avortiez⁴⁵⁾.

Aussi inattendu que ce soit, la conséquence de cette séparation était de faire naître Déodat. Lui, qui s'enfermait dans la vie avec Marie-Anne comme dans «un œuf» est sorti de sa coquille :

Le Déodat que j'ai enfanté, il est né. Je l'ai même — croyez m'en, le mot en l'espèce est d'une exactitude cruelle —, je l'ai même expulsé [...] ⁴⁶⁾.

C'est là sa façon de le mettre au monde, au monde dans le sens d' «ici bas».

Mais curieusement, aussi tôt qu'il nait, Déodat doit mourir.

[...] parce qu'il était né, ce Déodat n'avait plus qu'à mourir⁴⁷⁾.

Cette affirmation de Marie-Anne, qui peut sonner de façon insolite, contient la clef de ce roman, ainsi que de beaucoup d'autres des œuvres emmanueliennes.

Nous allons envisager ce thème de plus près dans le chapitre suivant.

II. LA NOUVELLE NAISSANCE ET LA FONCTION DE LA FEMME

a) De la mort à la naissance

Comme le dit Pierre Emmanuel lui-même, le thème de ce roman recouvre celui de la plupart de ses œuvres. Nous allons essayer de situer le problème de la nouvelle naissance sur le plan intertextuel de ses œuvres.

L'anthologie poétique *La Nouvelle naissance* publiée en 1963 possède une séquence de 24 poèmes intitulée «Pro Passionis Tempore», insérée entre l'«Annonciation» et la «Nativité».

Elle a pour thème la naissance et la passion du Christ. Emmanuel explique dans le liminaire la raison pour laquelle il a choisi cet ordre :

Naitre à nouveau constitue l'acte unique du triple Mystère de l'Homme Dieu : Incarnation, Rédemption, Résurrection. La naissance du Christ, à elle seule, contient en symbole ce Mystère entier. Entre le Oui de la Vierge à Gabriel et le premier cri du nouveau-né peut s'inscrire, dans une ellipse parfaite, cette seconde semaine sainte où l'homme et le monde sont restaurés, recréés⁴⁸.

Le dernier poème de la séquence «Pro Passionis Tempore», «Alléluia», ne décrit pas le Christ ressuscité, alors que *Le Poète et son Christ* le fait dans la séquence de «Noli me tangere» et «Emaus» du «Final». «Alléluia» se termine par ces vers pour être suivi par la «Nativité».

Mourant j'ai part à ta victoire
Tu nais en moi tu es ma gloire
Je me lève derrière toi
De notre tombe Alleluia⁴⁹

La structure de cette anthologie nous rappelle les icônes de la Nativité grecque orthodoxe, dans lesquelles l'Enfant Jésus bandé comme d'un linceul est couché devant le tombeau vaincu. Car anthologie et icônes ont ceci de commun que la naissance du Christ est superposée à sa résurrection.

En adoptant un tel point de vue, la série d'événements «la naissance → la mort → la résurrection» normalement située sur une ligne droite peut être conçue sur un cercle, tel que «la naissance → la mort → la résurrection = la naissance → la mort → ...» Et ce cercle christique est en même temps, pour Emmanuel, celui de l'homme qui a participé à la mort et à la résurrection du Christ. C'est le mystère chrétien sur lequel il s'est tant appuyé et qu'A. Béguin commente ainsi :

Et dès ici-bas, notre âme ne peut espérer le salut, notre corps compter sur la résurrection, que parce qu'ils sont en quelque sorte l'âme et le corps même du Christ : parce que Son incarnation, Sa «prise de chair», est prise de notre chair, parce que Sa

résurrection est la garantie de la nôtre, qu'est une part nécessaire de la Sienné⁵⁰).

C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la «préoccupation constante dans [son] œuvre», et le problème de la femme et de l'amour chez notre écrivain.

[...], une tragédie de l'amour, le fantasme d'un impossible retour à la mère, l'espérance [...] de *posséder la vérité dans une âme et un corps*. Ou même, avec les meilleures raisons, d'y chercher une réponse à la question de Nicodème : «Comment un homme peut-il naître, quand il est vieux⁵¹)?»

L'attachement au retour au sein de la mère chez Déodat n'est donc pas décrit comme phénomène de sa régression psychologique, son fantasme personnel du retour à l'état fœtal. Ce désir désigne allégoriquement l'espoir du salut à travers la nouvelle naissance existant en tous les êtres humains.

Il faut noter que la particularité chez Emmanuel est que l'amour entre l'homme et la femme occupe une place importante dans la nouvelle naissance. L'amour pour lui est la rencontre avec le véritable Autre, la femme qu'est l'autre sexe et de faire un avec cet Autre, et l'identité de l'homme naît de cette union. L'impossibilité de l'amour se présente toujours sous la forme du manque de l'Autre, qui amène au dédoublement de soi ; on arrive à aimer une image qu'on a créée soi-même. On peut donc également dire que pour lui le véritable amour doit toucher à la réalité, au concret, sous peine de se désincarner, devenir abstrait, enfin, une illusion.

b) renaître d'une femme

C'est un tel objet de l'amour que le héros cherche chez les femmes. Dans ce sens, il cherche donc la même chose chez les trois femmes dont nous avons examiné les relations avec lui. Et aucune n'a pu intégralement lui donner ce qu'il attendait d'elles, son idéal dont il rêvait. L'enfant de Déodat qu'elles ont toutes échoué à mettre au monde d'une façon ou d'une autre symbolise ce rêve irréalisé.

Mais comme le désigne le rêve de Fabien, dans lequel Fabien rêve son ami Déodat rêvant, les trois personnages féminins jouent des rôles différents pour le «destin» du héros.

L'amour avec Laurence illustre parfaitement l'illusion trompeuse. Comme le dit André Marissel, Déodat fait de Laurence «un mythe, une occasion d'extraordinaire rêve lyrique,

d'adoration d'une personne irréaliste, non point sa vraie maîtresse et son épouse⁵²⁾.

Mais l'abus de mots comme «l'éternité», «l'absolu», «la vérité», dans le «Cahier gris», et la mention répétitive du corps de Laurence et de sa fécondité traduisent bien l'aspiration de Déodat à l'incarnation de l'absolu dans la personne de Laurence. L'illusion de son amour est donc une illusion de l'incarnation, et dans ce sens, elle représente certainement l'idéal de Déodat ou d'Emmanuel. Mais dans la mesure où il a «imaginé l'amour avant de le vivre⁵³⁾». Déodat est trahi par la notion même de l'incarnation. Enfin, l'amour avec Laurence est un «amour incarné» désincarné.

C'est cet expérience amère qui fait que le héros essaye de «vivre» une fois pour toutes l'«amour incarné» avec Eve. Mais là encore il n'y réussit apparemment pas. Le couple vieillit pourtant sans se séparer, quand Déodat rencontre Marie-Anne, qui le met au monde. Comme son surnom le symbolise, elle est la créatrice du moi de Déodat. Mais cela ne veut pas dire qu'elle seule est devenue «la Femme» pour Déodat, en excluant les autres. Leur liaison est aussi, selon Fabien, la «suprême illusion de Maya, le piège que seule la mort peut défaire⁵⁴⁾». Son rôle est de le préparer à la mort en le faisant naître ici-bas.

Et dans l'autre vie, c'est avec Eve qu'il doit former enfin le couple parfait :

Déodat fait en sorte qu'Eve le précède pour lui donner une nouvelle naissance — celle que vous-même [Marie-Anne], poétiquement inconsidérément, lui aviez promise ici-bas⁵⁵⁾.

La nouvelle vie que lui a donnée Marie-Anne reste la promesse de ce qui sera réalisé par Eve au-delà de la mort.

[...] cette incomplétude existentielle [...] qu'Eve seule changeait pour lui en plénitude, mais hélas! seulement en éternité ...⁵⁶⁾

L'incarnation de l'absolu dans la chair emphatiquement suggérée dans la scène des retrouvailles de Déodat et d'Eve, n'a pas eu lieu dans leur vie sur la terre, mais elle s'est réalisée au moment où ils entrent dans la dimension de l'éternité.

Le rêve que Déodat voulait réaliser dans l'amour avec Laurence est réalisé entre Eve et lui dans l'éternité, avec l'aide de Marie-Anne.

Or, il faut noter que cette nouvelle naissance de Déodat n'est accomplie que par

l'intermédiaire de sa mort. Déodat, de son lit de mort, raconte à Fabien :

Naitre et mourir, c'est une même chose. Ce n'est que maintenant que je vois ce fait si simple : que pour mourir, il faut être né. Ou plutôt : que, pour mourir, il faut naître...⁵⁷⁾

Nous pouvons considérer ce rapprochement de la naissance et de la mort comme le rétrécissement extrême du cercle de «la naissance → la mort → la résurrection». Dans le monde d'Emmanuel, naître, c'est se relever du tombeau, mourir, c'est retourner au sein de la mère pour en renaître en suite. C'est par ce rétrécissement du cercle que notre auteur résout enfin l'opposition de l'infini et du défini, de l'absolu et de concret :

Un lieu de chair, un lieu de tombe. Et, en effet, Eve s'ouvre à lui, se referme sur lui, comme le sein et comme le tombeau⁵⁸⁾.

CONCLUSION

Cette histoire d'un homme et de femmes est certainement une histoire d'amour. Mais l'aspect érotique n'a sûrement pas une place de premier plan dans ce roman. L'amour humain n'est, à la fin du compte, qu'un reflet de l'amour absolu, divin. Ainsi, Laurence répond au «J'aime» de Déodat, par cette expression modérée : «Car enfin, je vous aime⁵⁹⁾».

Mais le héros est un homme qui ne supporte pas l'incomplétude de ce qu'il y a sur la terre. Il aspire à l'absolu. Il s'agit de réconcilier l'éternité et la mortalité, l'absolu et l'incomplétude, l'idée et la matière, l'âme et le corps, le rêve et la réalité. C'est ce qui le pousse sans cesse à la recherche de l'Eternel Féminin.

D'autre part, il a cet ardent désir de renaître de la femme qu'il aime.

Ces deux désirs apparemment différents se rejoignent en un seul point : l'Incarnation du Dieu qui se répète dans tout homme. Et le prénom du héros Déodat qui signifie «le don de Dieu» en est sans doute un signe. Le Christ, Dieu qui s'est incarné dans l'humanité est le plus grand don de Dieu, et l'homme est «vêtu» du Christ, il vit Sa vie, meurt Sa mort, revit Sa nouvelle naissance. Tel est la prédestination de notre héros Déodat.

Les trois personnages féminins jouent chacun leur rôle comme «les Moire⁶⁰⁾» pour aider le héros à accomplir son destin : Laurence par sa désillusion, Marie-Anne par l'enfantement

de Déodat dans ce monde et Eve par son statut de Femme-Mère éternelle.

Et Pierre Emmanuel nous semble essayer, par l'intermédiaire de Fabien — double du héros, pseudo-auteur du roman, double de lui-même — de faire que ce destin soit le sien, et celui de toute l'humanité.

Notes

1) Emmanuel, Pierre: *Car enfin je vous aime*, Seuil, 1983, p. 9

2) *Ibid.*, p. 104

3) *Ibid.*, p. 182

4) *Ibid.*, pp. 13-14

5) *Ibid.*, p. 24

6) *Ibid.*, p. 25

7) *Ibid.*, p. 25

8) *Ibid.*, pp. 25-26

9) *Ibid.*, p. 30

10) *Ibid.*, p. 31

11) *Ibid.*, p. 41

12) *Ibid.*, p. 41

13) *Ibid.*, p. 51

14) *Ibid.*, p. 53 et p. 55

cf. Gérard de Nerval, *Aurélia, ou le rêve et la vie*, in *Œuvres I*, Gallimard, Pléiade, 1974, p. 359

15) *Ibid.*, p. 77

16) *Ibid.*, p. 82

17) *Ibid.*, pp. 77-78

18) *Ibid.*, p. 79

19) *Ibid.*, p. 61

20) *Ibid.*, p. 77

21) *Ibid.*, p. 94

22) *Ibid.*, p. 95

23) *Ibid.*, p. 96

24) *Ibid.*, p. 99

25) *Ibid.*, p. 101

26) *Ibid.*, p. 165

27) *Ibid.*, p. 165

28) *Ibid.*, p. 166

29) *Ibid.*, p. 170

30) *Ibid.*, p. 9

31) *Ibid.*, p. 224

32) *Ibid.*, p. 174

- 33) *Ibid.*, p. 223
- 34) *Ibid.*, p. 176
- 35) *Ibid.*, p. 176
- 36) *Ibid.*, p. 175
- 37) *Ibid.*, pp. 250-251
- 38) *Ibid.*, p. 251
- 39) *Ibid.*, p. 253
- 40) *Ibid.*, p. 211
- 41) *Ibid.*, p. 235
- 42) *Ibid.*, p. 245
- 43) *Ibid.*, p. 245
- 44) *Ibid.*, p. 246
- 45) *Ibid.*, p. 249
- 46) *Ibid.*, p. 241
- 47) *Ibid.*, p. 241
- 48) Emmanuel, Pierre ; *La Nouvelle Naissance*, Seuil, 1963, p. 9
- 49) *Ibid.*, p. 82
- 50) Béguin, Albert ; *la présentation de Pierre Emmanuel* in *Poète et son Christ*, Bacconière, 1976, p. 140
- 51) Emmanuel, Pierre : Préface de *Una ou la mort la vie*, Seuil, 1978, p. IV
- 52) Marissel, André ; *Pierre Emmanuel*, Ed. de la fraternité, 1974, p. 25
- 53) *Ibid.*, p. 43
- 54) Emmanuel, Pierre : *Car enfin je vous aime*, Seuil, 1983, p. 250
- 55) *Ibid.*, p. 251
- 56) *Ibid.*, p. 220
- 57) *Ibid.*, p. 176
- 58) *Ibid.*, p. 216
- 59) *Ibid.*, p. 75
- 60) *Ibid.*, p. 213